

## Tant de bruit pour rien

Marie-Claude Loiselle

Numéro 130, décembre 2006, janvier 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12666ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Loiselle, M.-C. (2006). Tant de bruit pour rien. *24 images*, (130), 3–3.

# Tant de bruit pour rien

Les choses sont-elles si différentes aujourd'hui de ce qu'elles étaient, lorsque l'on considère le peu de résonance que trouvent la grande majorité des films dans notre société? Cela n'est pas certain. On ne peut que constater que chaque cinéaste mène sa petite entreprise dans son coin, et que seulement de vagues rumeurs nous parviennent de quelques-uns de tous ces films qui s'efforcent de naître. Aux prises avec cet isolement, les cinéastes – comme tous ceux qui font œuvre de création – se retrouvent fatalement en position d'attente et de dépendance face aux médias, qui sont les seuls à pouvoir les faire exister sur la place publique. Et ce silence, au cœur duquel ils évoluent, est d'autant plus lourd, pour ceux dont le travail consiste justement à offrir en partage leur regard sur le monde, que le ramdam médiatique tout autour ne cesse d'augmenter en intensité, tout en ne se faisant presque toujours entendre qu'à l'avantage d'une poignée d'artistes « médiatisables ».

Le silence est quelque chose que nous connaissons trop bien dans notre société québécoise qui a si longtemps vécu sous le poids de ce qu'on ne dit pas, de ce qui ne doit pas se savoir (dans les familles, les villages, les quartiers, etc.), et le bruit des médias qui nous a si rapidement submergés, comme la vague déferlante d'une liberté juvénile nouvellement acquise, ne doit pas être pris pour une soudaine accession à la prise de parole. Cette société est toujours pétrie de non-dit opérant de façon insidieuse grâce à tout un cortège de consensus sociaux dont les médias ne sont que l'expression concrète exposée au grand jour. Ce non-dit dont il est ici question désigne toute cette part cachée du monde au cœur duquel nous vivons pourtant, que l'on ne voit ni n'entend, les êtres et les faits bien sûr, mais aussi toutes ces œuvres qui se trouvent privées, sinon de lieu d'existence, du moins des mots et de la pensée qui les feraient vivre réellement. Bien sûr que des gens – parfois très peu, parfois davantage nombreux – auront vu ces œuvres. Sans doute en auront-ils parlé, se seront-ils animés autour de certaines d'entre elles ou auront-ils même été transportés, mais il ne restera aucune trace de cette émotion, transmise et reçue, si elle n'est pas diffusée publiquement. Or, ce qui a droit de cité, et qui s'exprime donc haut et fort, se trouve contenu à l'intérieur du champ étroit dans lequel s'engouffre le flux des commentaires mous et sans portée véritable qui s'étalent jour après jour à la télé, à la radio, dans les journaux, tout ce verbiage qui joue de plus en plus le rôle de faux passeur dans la mesure où il n'a rien à transmettre. Les commentateurs culturels meublent des pages et du temps d'antenne en s'assurant de respecter le cadre fixé, de ne rien déranger, de ne pas s'éloigner de la bonhomie d'une opinion avenante. Guy A. Lepage, avec ses flèches conçues et programmées pour favoriser uniquement l'effet spectacle, ne dérange personne lui non plus sinon ceux qui n'adhèrent pas à cet étalage d'arrogance et de prétention.

Et pourtant, au regard de ce flot continu de commentaires dans lequel nous baignons, l'opinion de la « critique professionnelle » n'a pas, en soi, davantage le droit que celle des autres de s'exprimer. Il ne s'agit pas de défendre un privilège, celui des professionnels, contre toutes les autres formes de jugement sur les œuvres. Ce qui doit par ailleurs être défendu, c'est la possibilité de conserver des lieux de réflexion, accessibles aux publics de tous horizons, où ceux

qui s'y expriment savent éclairer les œuvres et, tout en conservant un regard critique aiguisé par la fréquentation assidue de celles-ci, peuvent faire profiter lecteurs ou auditeurs de la capacité qu'ils ont de voir sous la surface des choses. La fonction critique se distingue de celle de commentateur avec laquelle on la confond aujourd'hui, en cela qu'elle permet l'accès à l'univers des œuvres ou, du moins, qu'elle livre une lecture qui fera cheminer le spectateur, offrant du coup aux œuvres la possibilité d'une réelle existence.

On suppose donc que chaque jugement critique est un acte d'exploration basé sur la connaissance. Or la connaissance, la culture, le savoir sont précisément ce que nous refusons collectivement de voir et d'entendre. Et il se pourrait bien que notre culture du silence prenne racine exactement là, dans notre rejet de la différence, comme de ceux qui savent s'exprimer (« Pour qui se prennent-ils pour parler comme ça? »), et nos médias, chaque jour, nous renvoient une image de cette complaisance que nous entretenons à ne pas montrer que nous en savons plus que notre voisin, dans un maintien permanent et inconscient du conformisme et du consensus : « tout le monde pareil ». Les commentateurs, culturels ou autres, s'expriment et donnent leur avis comme n'importe qui, alors que les comédiens, eux, parlent de littérature et les chanteurs de cinéma. De toute façon, une opinion en vaut bien une autre (à ce propos, lire aussi le texte sur la peopolisation en page 29 de ce numéro). Même dans la célébration de nos vedettes, on prend bien garde de ne pas les représenter sous un jour qui les rendrait différents de « tout le monde ». Ils ont certes gagné le succès, mais ce succès, nous pouvons nous en enorgueillir collectivement, heureux de nous dire qu'« on est capables, nous autres aussi ! » Dans cette logique de l'ignorance satisfaite, on décide pour tout le monde à la fois de ce que le public souhaite voir et entendre, préférant s'accrocher à l'idée commode que celui-ci ne veut pas se casser la tête, présumant de son manque de curiosité, de son refus de tout ce qui ne se donne pas sans résistance.

« Quand on a peur d'avoir une culture forte, faut être prêt à payer le prix d'une culture faible », écrivait Jean Chabot, notre regretté collègue et ami cinéaste. Ce sont d'ailleurs quelques-unes des réflexions qu'il formulait dans la revue *Lumières*, au printemps de 1990, qui ont motivé ce texte, me permettant de rappeler combien les questions souvent déstabilisantes qu'il posait sans relâche – notamment sur la place de notre cinéma dans la société et celle de la société dans notre cinéma – ne nous laissaient jamais en repos. Je citerai enfin de lui un autre passage, qui est un formidable antidote contre tous ceux qui voudraient réduire la parole et les images au silence : « Sortir à la lumière du jour tout ce qui fermente, tout ce qui pourrit, tout ce qui s'envenime, faire de la conscience, aérer, nommer, établir ». La critique, tout comme le meilleur du cinéma, devrait être cela avant tout : ce qui permet de porter au grand jour ce qui, sans cette lumière, demeurerait caché, inconnu de nous.

Marie-Claude Loiselle